

Le théâtre en livres, pour quoi faire ?

Raymond Bertin

Number 166 (1), 2018

Littérature et scènes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87927ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2018). Le théâtre en livres, pour quoi faire ? *Jeu*, (166), 36–40.



Trois, écrit et mis en scène par Mani Soleymanlou (coproduction Orange Noyée, Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et Festival TransAmériques), présenté au CTDA en septembre et en octobre 2014. © Valérie Remise

LE THÉÂTRE EN LIVRES, POUR QUOI FAIRE ?

Raymond Berth



Lire du théâtre ne va pas de soi. L'œuvre imprimée semble parfois amputée de sa pleine saveur, qui éclot dans la bouche des interprètes, magnifiée par la machine scénique. On publie, pourtant, de plus en plus de pièces, qui trouvent peu à peu leur lectorat.

En littérature, le statut de la pièce de théâtre – aujourd'hui, on parle plus généralement de texte de théâtre – a toujours paru ambigu, voire louche. Pour les littéraires, le théâtre n'appartient pas vraiment à la littérature; les dramaturges qui, souvent, jouent et mettent aussi en scène, écrivent des spectacles, pas des livres... Le théâtre étant par essence cette rencontre physique entre des artistes et le public qui assiste à l'œuvre représentée, il semble que le texte publié ne soit qu'un succédané de la représentation, au mieux un matériau servant à la produire. Pourtant, plusieurs éditeurs font le pari que le texte d'une création scénique, qu'il lui soit préalable ou qu'il en découle, puisse être une œuvre à part entière, et être lue en toute justification comme telle.



J'aime Hydro de Christine Beaulieu, mis en scène par Philippe Cyr (coproduction Porte Parole, Champ gauche et Festival TransAmériques), présenté à l'Usine C en avril 2017. Sur la photo : Christine Beaulieu et Mathieu Gosselin. © Sylvie-Ann Paré

Le théâtre en livres existe et prend même du galon, de plus en plus d'éditeurs s'y essaient, et il se pourrait bien qu'un lectorat grandissant, toute proportion gardée, y trouve des réponses à ses préoccupations, ou une satisfaction qui lui soit spécifique. Une courte recherche permet d'inventorier, au Québec, près de 20 maisons d'édition ayant inscrit au moins quelques textes dramatiques à leur catalogue. Parmi celles-ci, Leméac, Dramaturges Éditeurs, l'Instant même et Atelier 10 sont les plus actives. On trouve du théâtre chez Boréal et dans plusieurs petites maisons telles Somme toute, Ta Mère, Cornac, la Bagnole, les Herbes rouges, la Pleine Lune et récemment Triptyque, avec la nouvelle collection « Matériaux ». Hors Québec, notons les éditions Prise de

parole et du Blé. Sans oublier le Belge Émile Lansman (Lansman Éditeur), qui publie depuis longtemps de nombreux auteurs québécois. On parle ici de théâtre de création, car d'autres maisons, Typo, Bibliothèque québécoise, Fides et plusieurs presses universitaires se consacrent davantage à la pérennité des classiques.

LITTÉRATURE THÉÂTRALE

Échanger avec quelques éditeurs et responsables de collections aide à dégager les enjeux de la publication d'œuvres théâtrales. D'emblée, chacun s'enorgueillit de son corpus, de ses « auteurs maison », complices de longue date dont on aimerait tenir toute l'œuvre dans son catalogue. Tout comme

on aimerait aussi dénicher la nouvelle voix forte, originale, qui enrichirait celui-ci et, qui sait, dans quelques années, serait incontournable.

Chantal Poirier assume depuis 2007 la direction de la collection « l'Instant scène », aux éditions de l'Instant même : « Dans le milieu de l'édition, on parle beaucoup d'écurie pour nommer les auteurs maison d'un éditeur. Le mot s'applique moins en théâtre, où les artistes sont habitués à travailler sur divers projets avec des groupes différents. Ce qui est bien avec les auteurs qu'on suit, c'est qu'on a du temps pour le travail d'accompagnement dramaturgique : ceux avec qui j'ai déjà travaillé viennent me voir plus tôt dans le processus pour

Faut-il préciser qu'il n'y a pas d'argent à faire, pour un éditeur de théâtre ? On pourrait d'ailleurs élargir la question à beaucoup d'éditeurs littéraires.

me demander de commenter leur texte, le travail se fait alors davantage en amont de la production. Notre politique éditoriale est de publier le texte à temps pour la création à la scène. Dans le cas des nouveaux auteurs, le texte arrive parfois à la dernière minute dans le processus.»

Pour cette professeure de cégep qui cumule une formation littéraire et théâtrale, «le texte de théâtre publié n'est pas une dictée trouée: le livre théâtral est une création en soi et doit s'autosuffire. Souvent, d'ailleurs, le texte publié est plus long que celui créé à la scène. L'édition, c'est une pierre dans le temps: le texte peut continuer à évoluer. De par ma formation, je m'intéresse beaucoup à la théâtralité et à la poétique, à la rencontre entre le spectacle et le littéraire. L'instant même est d'abord une maison de littérature. J'essaie de transformer un texte dramatique en œuvre littéraire. La didascalie doit l'accompagner, pas prendre l'avant-scène.» Celle qui n'hésite pas à parler de «littérature théâtrale» cite le cas de Kevin McKoy, qui ne pensait pas que son texte *Norge* puisse survivre à la représentation. Ils ont donc travaillé ensemble une «didascalie narrative plus que fonctionnelle». De même, pour *Trois* de Mani Soleymanlou, l'auteur et sa conseillère éditoriale ont ajouté un narrateur, non présent sur scène, qui sert de «fil narratif à toute l'œuvre».

RENDRE LES TEXTES DISPONIBLES

Pour Yvan Bienvenue, cofondateur et directeur depuis 21 ans de Dramaturges Éditeurs, que Chantal Poirier surnomme «la colonne vertébrale de la dramaturgie», la publication de textes de théâtre apparaît comme une mission qu'il s'est donnée et qu'il poursuit, bon an mal an, malgré les embûches. Seul éditeur québécois entièrement dédié au théâtre, il rappelle: «Quand on a fondé Dramaturges Éditeurs avec Claude Champagne, à part Leméac qui peut compter sur plusieurs auteurs maison, l'édition de théâtre au Québec se mourait. Notre arrivée a fouetté le milieu!

Nous nous démarquons par notre spécialité, tout en nous appuyant sur la pluralité de la discipline, incluant le théâtre d'été, la marionnette, etc. En ce moment où le monologue est très présent sur nos scènes, notre travail consiste beaucoup à transcrire l'oralité.» Il considère aussi que le texte publié n'est pas définitif et qu'il se veut un objet littéraire autonome: «Nous publions la version spécifique choisie par l'auteur, pas toujours celle qui est jouée, qui a souvent subi des coupures par le metteur en scène.»

Faut-il préciser qu'il n'y a pas d'argent à faire, pour un éditeur de théâtre ? On pourrait d'ailleurs élargir la question à beaucoup d'éditeurs littéraires. Comme chez Dramaturges, dont les «bureaux» sont situés dans l'appartement de Bienvenue, ceux de l'Instant même sont installés chez l'éditrice Geneviève Pigeon, nous confirme Chantal Poirier. «Ma démarche n'est pas mercantile, explique Yvan Bienvenue, donc je suis pauvre: je ne m'accorde pas de salaire, je dirige par ailleurs la compagnie Urbi et Orbi, dont les subventions provinciales ont été coupées de 25 %. Nous sommes payés au cachet, et, pris par toutes mes activités, je suis un auteur qui n'écrit pas beaucoup, alors...» L'éditeur, poète et dramaturge ne désarme pas, et ne se plaint pas: il est fier du travail accompli, de la reconnaissance gagnée au bout de nombreuses années d'obstination, et de la présence de plus en plus naturelle et attendue des textes de théâtre publiés dans notre paysage théâtral.

«Rendre le texte disponible dans le théâtre le soir de la première, ça c'est nous!», s'exclame-t-il, heureux de voir que d'autres lui ont emboîté le pas. Bien placé pour évoquer les freins à la publication, Yvan Bienvenue constate plus qu'il ne déplore, et s'adapte aux politiques culturelles changeantes des gouvernements, comme «la refonte du programme au fédéral, qui vise à présent davantage la promotion des auteurs que la publication de livres». Il arrive tout de même à éditer une vingtaine de titres par année (230 depuis 20 ans!),

à 500 exemplaires; à l'Instant scène, on en publie entre 5 et 10 par an. «Quand quelque chose se joue, on publie!», lance Bienvenue, s'insurgeant aussitôt contre ceux qui remettent en question ses choix éditoriaux: «Je ne m'ingère dans rien, mais je ne publie pas n'importe quoi: si on a investi 100 000 ou 120 000 \$ dans une production, je peux peut-être investir 3 000 \$ sans un gros risque de me tromper?»

MISER SUR L'IMPACT À LONG TERME

Mettre les textes à la disposition des amateurs souhaitant poursuivre l'expérience de la représentation, des étudiants et des enseignants voulant monter des pièces québécoises récentes, des historiens de notre dramaturgie voulant assurer la pérennisation d'œuvres condamnées au caractère éphémère du théâtre, et éventuellement séduire les amateurs de littérature, voilà les objectifs avoués des éditeurs.

Entreprise à visée sociale, Atelier 10, qui publie le magazine *Nouveau Projet*, a lancé la collection «Pièces» en 2014, qui contribue au corpus dramaturgique contemporain à raison de quatre titres par année. Une visite à son siège social, dans la Petite-Italie à Montréal, permet d'apprécier l'originalité de l'organisation: ses locaux réunissent la rédaction du magazine, la maison d'édition et une boutique ouverte au public, où l'on peut se procurer ses titres et une sélection de livres d'autres éditeurs. Rencontrée sur place, la rédactrice en chef adjointe du magazine, Judith Oliver, explique que les choix éditoriaux sont dictés par la portée sociale et par l'impact que peuvent avoir les textes. Elle confirme qu'il y a bien un public friand de théâtre, que la maison s'applique à développer et à élargir: «Nous fonctionnons par abonnement, profitant d'un bassin de quelques centaines d'abonnés, explique-t-elle: en payant 39 \$, les abonnés reçoivent quatre pièces par année, en plus de bénéficier d'une réduction de 15 % sur l'abonnement à *Nouveau Projet* et à la collection «Documents», constituée d'essais sur des



Os. *La Montagne blanche*, de Steve Gagnon, mis en scène par Denis Bernard (Théâtre Jésus, Shakespeare et Caroline) à la Licorne en novembre 2017. Sur la photo : Steve Gagnon. © Magali Cancel

enjeux sociaux ou culturels.» Un coût qui, il faut en convenir, paraît plus qu'abordable. Fièvre de l'édition récente de *J'aime Hydro* de Christine Beaulieu, superbement illustrée par Mathilde Corbeil, elle ajoute : «Le livre se vend 29,95\$, et l'abonnement annuel est de 39\$, jugez vous-même du rabais ! Nous avons apprécié la pièce et nous trouvions important d'en faire un livre de cette qualité, malgré les coûts.» On compte évidemment sur le long terme pour rentabiliser ce type d'objet éditorial.

Chaque éditeur peut nommer quelques titres à succès régulièrement réimprimés.

Chez Atelier 10, *26 lettres : abécédaire des mots en perte de sens*, ouvrage collectif initié par Olivier Choinière, a connu plusieurs réimpressions. À l'Instant scène, les titres de Robert Lepage, coédités avec sa compagnie Ex Machina, sont des locomotives durables, hors catégorie, tandis que Mani Soleymanlou, avec *Trois*, et Steve Gagnon, avec sa récente pièce *Os. La Montagne blanche*, connaissent un bon succès. Chez Dramaturges Éditeurs, Fabien Cloutier, très présent à la télévision, retrouve désormais ses pièces *Cranbourne* et *Scotstown* en version de poche. De nombreux auteurs et auteures à succès sont attachés à la maison Leméac,

dont la collection «Théâtre» existe depuis 1968, à commencer par Michel Tremblay, Michel Marc Bouchard, Carole Fréchette, Suzanne Lebeau, Jasmine Dubé, mais aussi des auteurs dits émergents tels David Paquet, Catherine Léger, Olivier Sylvestre ou Sébastien David.

Ce dynamisme éditorial ne peut qu'avoir des retombées positives sur notre théâtre, mais, il faut le reconnaître, il incombe encore à quelques passionnés au courage indéfectible. L'intérêt croissant d'un lectorat en quête de paroles vives devrait néanmoins les rassurer sur le bien-fondé de leur action. ●